

**James Sacré**

## **Dans l'œil de l'oubli**

L'épaisse touffe des lilas qu'il y avait près du puits, lilas couleur lilas, comme un signe de dernier endroit habité, avant les champs, buissons à peine un chemin qui s'en allait vers Chauvin quasi se perdant dans les prés et quelques friches boisées, la dernière ferme de Cougoulet après le village de Cougou, lilas fleuris dans le frais de leur feuillage je les retrouve à Northampton une maison sous de grands ormes, puis la pelouse, au fond la haie fleurie quand vient le printemps, qui sépare d'avec des écuries pour les chevaux leur tête parfois donnée parmi les bouquets bleu doux... Nouvelle Angleterre soudain comme à Cougou la jument mise au pré s'en venait aussi jusqu'à la barrière près des lilas quel geste j'avais pour elle ? rien pour m'en souvenir rien d'écrit puisque pas encore cette guenille de plusieurs cahiers le même format que celui-ci où ma phrase croit tenir ensemble avec le présent un peu du passé, puis d'une série de carnets dont justement j'ai perdu ceux (de 1965 à 1985) où j'aurais pu retrouver des mots venus à cause de ces chevaux de Northampton poussant leurs naseaux dans la fraîcheur odorante des lilas tôt le matin ou dans leur parfum plus lourd quand l'après-midi fatigue les grappes molles. Il ne me reste rien pour m'assurer que j'écris bien à propos de choses qui expliqueraient ce qui me semble être maintenant un emmêlement de plusieurs souvenirs qui tiendraient solide une continuité du passé jusqu'à demain quand je me relirai.

J'ai par contre ces premiers cahiers, à couverture verte ou bleue, et les autres carnets, à quoi s'ajoute d'anciennes correspondances, lettres aux parents, à des amis, mais elles aussi, toutes celles (ou presque) correspondant au temps d'avant le départ aux Etats-Unis, définitivement perdues dans le déménagement du retour. Rien en fait de si perdu puisque si j'ouvre les cahiers qui me restent je peine à reconnaître dans l'insignifiance et les quelques obsessions de leur propos d'adolescent à la fois bêtement timoré et sauvagement prétentieux dans son dire informe et déjà un incapacité à vraiment penser, pensant quand même, ce qui mettait à distance le monde et les autres (et sans doute aussi l'écriture malgré le désir qui m'en venait).

Je ne sais plus maintenant s'il faut ou pas détruire cette guenille. Car si moi-même je ne sais plus y lire ce qu'elle dit, grosso modo tout un désordre autour d'une affectivité si liée à du désir lent à se connaître ou qui ne veut pas se connaître, et s'épuise en un théâtre de mots qui n'était que le fond jeté d'un baquet en un coin de cour avec l'écriture qui en aurait pu naître (mais, va savoir, qui aurait dit quoi de plus fortement lié à du vivant ?) qu'est-ce que les autres (ceux qui parfois ont lu avec plaisir, et une éventuelle surprise, plusieurs de mes livres) pourraient y glaner ?

L'intensité de souvenirs précis me manque pour que ma guenille prenne forme d'un vêtement de mots que je retrouverais à l'instant dans un grenier, le fond d'un hangar ou quelque salle d'étude mal éclairée d'un internat, le coin du terrain de sport, un soir dans la nuit venue, où un grand de l'établissement n'a finalement pas osé... à quatre pattes dans l'herbe quelque chose comme un cheval nu se retient de saccager les lilas de mes

douze ou treize ans. La métaphore venue à cause des premières lignes de cette page (qui ne l'avaient pas prévue) ne m'apprends rien, ni à toi lecteur sinon que me souvenir ici verse en des mots qui n'ont jamais eu lieu là-bas où j'ignorais ce que voulait mon corps. Et peut-être aussi bien en toute autre figure de tournure écrite que me voilà en train d'inventer. L'écriture ainsi perdue à partir des mots de ma guenille, mais celle qui m'est restée (depuis les premiers essais de poèmes bien avant les cahiers-guenille, jusqu'à ce qui a continué tout en se transformant jusqu'à maintenant) n'est-elle pas passée par cette expérience de l'informe liée à l'indigence que connut toujours ma vie (fût-elle emportée d'admiration naïves dans ses aveuglements) ?



Au pied du pont métallique qui enjambe la San Juan River à Mexican Hat il y a un beau plant de luzerne fleuri, pas sûr qu'il soit là tous les ans, en tout cas pas fleuri toujours, mais ce matin son violet bleu mêlé à sa couleur d'herbe est une bonne fraîcheur dans le gris beaucoup du ciel. Soudain

Je me souviens d'un plant de chicorée sauvage à l'entrée du pont qui traverse la rivière Colorado jeté très haut au –dessus de l'eau dans l'étendue d'un paysage qui s'écroule en falaise drue dans la profondeur du canyon, un peu après Taos en allant vers l'ouest.

Si ces deux images, l'une dans le présent de mon écriture, l'autre déjà dite dans un livre – mais pareil dans un présent d'écriture quand on s'était arrêté près de ce pont qui enjambe si carrément la rivière Colorado, si les voilà qui se rencontrent autour de la couleur bleue dans un motif de fragile touffe d'herbe qu'on n'attendait pas à ces endroits de solides construction et gros travaux publics, c'est que chacune sans doute m'en rappelait d'autres dans une enfance de petit paysan qui rêvait de grandes choses à partir de presque rien. La chicorée sauvage c'était un peu partout, bord de chemin ou mauvais pré où j'allais garder les vaches, et la luzerne quelle immense douceur dans son fleuri très frais le matin avant que la chaleur du jour pèse dans son épaisseur de fourrage. Mais quel plant particulier de chicorée ou quelle grappe de bleu clair ou de presque violet m'est alors resté dans l'œil ou dans mon sentiment d'alors d'un bonheur aussi fugitif que soudainement intense pour qu'aujourd'hui un presque rien de couleur vivante contre des structures de pierre et de métal, rende à mon cœur –sans doute plus qu'à mon esprit - un sentiment d'être dans le monde ? Alors que me voilà seulement avec des mots. Cela dit peut-être à cause de l'oubli qui tourmente ces mots dans lesquels ce brin de luzerne sur une route de l'Utah retrouve le foisonnement fleuri de pâtures quelque part en Vendée (dans quelque ouche au bord d'un village) et perd en même temps le moment, ou les moments précis où des choses du monde et des mots qui les accompagnent ont commencé de se mêler en moi (sans que je sache ni où ni comment) pour qu'aujourd'hui viennent le mouvement de phrases sur la page d'un cahier, quelque chose comme la chute parfumée, en tout cas dans mon plaisir d'écrire, d'un fourrage épais sous le balancement d'une faux que je ne me savais pas si bien tenir, pas plus, que mes outils d'écrivains ici .



Sait-on jamais qui on est, à aucun moment de la vie ? Ce qu'on est devenu, comment quelque chose s'est constitué, un caractère, l'allure d'un corps, ses mouvements, et comme une histoire autour du nom qu'on porte ? On aimerait que tout un passé puisse

se lire (et confirmer peut-être) dans la pleine lumière de ce qui fait l'aujourd'hui, alors qu'on s'interroge sur ce passé, le sens moral qui nous tient vivant, là dans l'instant, et qui suscite ce questionnement. Ne faudrait-il pas commencer par se demander d'où nous vient ce sens moral et pour quelles raisons ? On sait bien en effet qu'il ne repose sur rien qui serait définitivement du vrai. Ou du bon. Pas non plus du beau. On sait bien que ce qui se trouve défini en soi comme tel on l'a mêlé depuis toujours à ce qu'on a appris à désigner par les mots « mal », « laid » et « faux » - et qu'en plus tout se trouve compliqué par le fait que le mal peut-être beau, la laideur vraie et le faux réellement tendre et compatissant. Ou à l'inverse le vrai laid, la bonté fausse et la beauté mauvaise. À quelle aune donc mesurer le passé qui encombre (malaise qu'on a à constater tel geste qu'on a fait, telle pensée qui nous est venue) notre désir d'être agréablement transparent aux autres, et à nous –mêmes ? Cette sorte de serpillère qui est notre vie passée, on a beau la tordre et la rincer d'eau claire, cela reste toujours un peu sale et en somme ce n'est pas son aspect de chiffons à la fin rendu plus propre qui nous intéresse, mais bien plutôt cette saleté qu'on a cru évacuer en l'essorant. Et maintenant comment la retrouver ? Et si dans l'effort qu'on fait pour en quelque sorte pouvoir s'en vêtir à nouveau, on ne s'invente pas (comme par exemple a pu faire Jean Genet, c'est du moins l'impression que j'ai parfois en le lisant) une trop mauvaise crasse dont on finit par s'enorgueillir ? Alors qu'on n'était peut-être tout banalement (humainement) que médiocrement mauvais. Comme, au demeurant on est le plus souvent fort banalement et médiocrement bon, vrai ou faux, beau ou laid.



Il y a les premières lectures. Difficile de savoir si on se souvient vraiment des toutes premières. Ce livre que me lisait maman, *Jean et Lucie* (c'était en donnant le sein sans doute à mon frère qui a sept ans de moins que moi). Je ne me souviens que d'un détail : le nom d'une ville, Le Vigan, où ces enfants arrivaient. Mais si c'est l'histoire qui m'a frappée et pas plutôt cette intimité où je me suis trouvé, bercé dans la parole de ma mère ? Ou bien c'était à un âge beaucoup plus jeune et qu'elle s'occupait en quelque façon de ma soeur Danielle. Et alors il y avait autour de nous toute cette solitude travail dans les champs l'oncle Joseph venu aider parce que le père était prisonnier en Allemagne, parfois deux trois soldats qui passaient (les Boches que disait ma mère) venus on savait pas d'où par les prés, je les retrouvais peut-être à l'exercice de chaque côté de l'école où j'allais avec d'autres du bas village, l'école « libre », bientôt mon père revenu m'enverrait à la laïque (mais Danielle resterait chez les soeurs), entre 4 et 6 ans que j'avais, la peur qui te serrait un peu pour passer la porte de l'école (comme quand il me fallait passer en bas de la cour de chez le voisin Mile, avec cette chienne à l'air si méchant, Mirza, sa couleur de poil fauve, la façon qu'elle avait de surveiller ma peur) l'école qui m'allait donner d'autres livres, cette *Histoire sainte* par exemple si elle m'est venue du père Bugeant dont le fils Pierre, bien plus tard, ferait un dessin pour *La femme et le violoncelle*, cette *Histoire sainte* que j'ai lue avec plaisir, tous ces personnages passant par des aventures aussi merveilleuses que rendues quasi familières peut-être à cause de la gentillesse du père Bugeant je garde le souvenir d'avoir été un jour seul avec lui dans une sorte de vestibule entre des salles de classe et tout un ensemble de statues religieuses de pierre ou de plâtre qu'il me montrait : du vivant rassemblé là dans l'immobilité, sorti du temps mais vivant de toutes ces histoires que j'avais lues dans le livre - ou que j'y lirai parce que c'est sans doute plus tard que j'ai eu ce livre entre les mains.



Parfois l'oubli c'est tout de suite après ce qu'on a vu comme ce matin l'arrivée dans le pueblo de Santo Domingo, on a repeint l'église il y a toujours les deux chevaux sur le mur qui fait le fond d'un large balcon au-dessus des portes d'entrée les couleurs sont surtout de l'orange et du bleu dans beaucoup de blanc, où du jaune brille. Je me souviens bien parce que je l'ai regardé assez longtemps pour en parler dans un autre poème (pour un autre livre) du grand pied de maïs peint sur le plat du mur qui encadre les portes, plus haut qu'un homme (comme c'est le cas avec les maïs de par chez moi) une haute tige à grosse feuilles vert foncé, et les petits brins de jaune vif qui simulent sans doute de la fleur de maïs, en haut de la tige, sont visités par un oiseau mouche à gauche et par un papillon à droite. Quelqu'un dit que les chevaux sont très importants pour le pueblo, symboliquement, mais que le papillon est là juste pour le plaisir de décorer l'église, et l'oiseau mouche (que lui je n'ai pas vu repris dans le reste du décor intérieur) c'est parce qu'un peu plus tard dans la saison, à cause de quelques plantes qui fleurissent dans l'étendue sableuse de la cour fermée devant l'église, beaucoup d'oiseaux mouches viennent.

Mais ce vert très sombre du maïs ? Je ne sais plus s'il était présent ailleurs, dans la lune et le soleil peut-être, peints au-dessus de l'autel... Et les couleurs du tabernacle bas ? Celles des petits chevaux, en terre cuite ou en faïence qui sont dans les quatre niches des murs de la seule grande nef ? Je suis arrivé dans l'église après avoir parcouru le village, en particulier le grand espace qui conduit à la *kiva* centrale puis à la très longue place derrière où se déroulent des fêtes. Mais une fête aujourd'hui quasi de silence et d'espaces vides à cause d'une journée spéciale pour le pueblo dont nous ne saurons rien. Un groupe d'hommes assis avec des chiens... on nous dit que les femmes, rassemblées de l'autre côté, cuisinent. De belles tranches de viande en effet sont dehors sur un grill. Sourires et bonjours, et on nous invite à rentrer dans la maison la plus proche pour manger et comme nous sommes simplement passer à travers quelques éclats joueur de voix et de rire, en déclinant l'invitation, l'une des femmes un peu plus loin nous rattrape et nous donne un magnifique pain sans doute cuit dans un des fours qu'il y a partout dans les pueblos de la région. Nous ne saurons pas non plus quelle est cette fête de la tranquillité accueillante où nous passons. Tout le reste du pueblo sans presque personne sinon deux voitures qui s'arrêtent à notre hauteur, nous indiquant des endroits où on ne peut pas aller aujourd'hui, ou même qu'on va fermer tout le village tout à l'heure ( ce que nous n'avons pas vu). Marcher dans le large espace entre les maisons est un plaisir, on dirait que tous les murs d'adobe ont été récemment réendus, les boiseries brillent de couleurs fraîches, parfois une maison par exemple très bleue mais tout l'ensemble est dans des couleurs de terre ou de fruits tombés dans un verger, parfois un étage avec long balcon comme pour l'église, des préaux de bois. J'ai l'air ici de bien me souvenir ce n'est évidemment pas vrai. J'aurai beau avancer tel ou tel mot pour parler de ce pueblo je ne saurai plus dire comment s'organisent les volumes des maisons ni les rapprochements de couleurs qui font le secret du sentiment de beauté tranquille et muette qui me reste maintenant que me voici tout près du Rio Grande et des gris salis de vert de la montagne Sandia, en train d'écrire. Et quels vêtements portait cet homme qui nous parlait dans l'église, et ceux de la femme qui nous a donné le pain ? Le nom qui est le leur ? Garder secret le sens de cette journée n'est-ce pas comme s'ils touchaient à tout ce qu'on oublie à chaque instant, et eux-mêmes qui pensent peut-être sauver ainsi une tradition ne sont-ils pas dans l'oubli de leur passé qu'ils essaient de garder vivant dans ce qui est venu sur eux... font-ils encore semblant d'être plus ou moins chrétiens

pour en vérité descendre dans leur *kiva* intérieure ? Et déjà ces kivas dans leur pueblo n'étaient-elles pas le signe manifeste (et magnifié) d'un oubli : celui des habitats sous terre qu'avaient connus leurs ancêtres ? À chaque instant (et comme moi ici cherchant à savoir ce que ce que je voyais ce matin) notre oubli de ce qui vient d'être vécu se transforme-t-il pas en secret que nous prétendons garder par devers nous, sans savoir ce qu'il ya dans ce secret et justement peut-être rien de plus que ce dont nous nous souvenons sous forme à l'occasion d'un plutôt banal poème ?



Le presque présent parfois n'est plus là, tous ces derniers jours traversée en longues lignes droites d'un paysage avec des variantes, de Gallup à Holbrook et jusqu'à Wislow, puis retour à Holbrook pour remonter à partir de Chambers vers le Canyon de Chelly, de grandes étendues de plateaux avec toujours quelque ligne basse de montagne au loin ou la masse debout d'une butte, le marron rouge d'une roche dressée dans la solitude. Traversées d'espaces couleur d'herbe courte et dure que le temps a blanchi et ponctué des touffes sombres des genévriers, mais comment me souvenir si le terrain était plus nu, quasiment sans arbres, et très peu de clôture en allant d'Holbrook à Snowflake (petite pointe vers le sud, avant d'aller vers le nord) et à quel moment sont apparus les genévriers, puis les grands arbres (et s'il s'agissait de peupliers cottonwood ou d'ormes ?) en approchant de Snowflake et Taylor, bourgades cossues, assez, fondées par les Mormons, et passant deux jours plus tard par Wide Ruines et Klagetoh où les Navajos tissent peut-être encore des tapis même si les *trading posts* de ces lieux ne fonctionnent plus, à quel moment vers Klagetoh est-ce que le plateau s'est trouvé un peu creusé et se perdant dans quelques falaises et pentes avec peut-être des pins pignons parmi les genévriers ?

Je me dis qu'au lieu de passer vite par tous ces lieux il faudrait y vivre longtemps, mais pas sûr que cela changerait grand-chose à mon incapacité d'être précis quand je parle d'un paysage. Je ne saurai pas davantage dire combien de grands ormes il y avait au fond du pré devant la ferme de Cougoulet, avec l'eau d'un ruisseau, venue du puits, qui s'y accumulait à certaines saisons autour d'un gros saule, après être passée –là je m'en souviens bien – au pied d'un frêne, l'eau bifurquant du bord du chemin de Chauvin vers le pré, oui, je m'en souviens de cet endroit parce que là nos petits bateaux de papier risquaient de chavirer à cause des herbes et de débris qui s'accumulaient entre les piquets de la palisse. Mais rien de si précis non plus : les branches lisses à beaux nœuds noirs du frêne (en détachant l'écorce de l'aubier on fabriquait des sifflets) est-ce que je les ai pas vues autant dans un livre que près de cet échalier qui n'existe plus, à cause du remembrement, tout comme les ormes, à cause de la maladie qui les a tués ? Et le saule je ne sais plus très bien, le vague souvenir de branches et d'un feuillage qui mélangeaient du jaune et du vert. Lui aussi disparu pour je ne sais quelle raison.

J'ai beau avoir vécu longtemps dans la compagnie de ce pré (c'était aussi le pré où on allait chier, derrière le têt-aux-poules, parmi de grands plants de bardane, des animaux, des insectes faisaient disparaître tout) j'ai beau avoir parcouru plusieurs fois par les mêmes routes, arrêt dans les mêmes endroits pour un café le matin, ces régions du sud-ouest des Etats-Unis, les mots que j'écris après avoir mal digéré ces paysages, la poussière, l'acidité du papier ou ces petits insectes d'argent qui s'écrasent eux-mêmes en peu de poussière nacrée sous les doigts, les détruiront, sans d'ailleurs probablement

que personne s'en aperçoive.

J'ai bien conscience souvent que j'écris en mêlant les temps verbaux comme si je voulais mettre ensemble dans un instant présent aussi bien le passé que ce qui ressemble à du futur quand on se prend à rêver, à dire les mots « demain », « plus tard », le désir d'un présent qui serait aussi bien l'infini que l'éternité dans le plus fugitif arrêt du temps qu'on s'imagine pouvoir vivre. Or ce présent, qui ne peut exister pour nous qui n'en finissons pas de vieillir, n'est-il pas exactement cet œil de l'oubli avec lequel je n'ai jamais rien vu pour la bonne raison que n'existant sans doute pas je ne peux que le penser comme une tache aveugle de mon existence, un trou noir dans lequel toute celle-ci s'engouffre lentement jusqu'à la mort : est-ce que même à la fin on entendra un « loop » qui serait le pet dérisoire des efforts contre et vers l'oubli ?

James Sacré est né en 1939 dans une petite ferme vendéenne. Après beaucoup d'années passées aux États-Unis, il vit de nouveau en France, à Montpellier. Livres parus récemment : *Tissus mis par terre et dans le vent* (Le Castor Astral), *En tirant sur les mots* (éditions Potentille), *America solitudes* (André Dimanche), *Où vas-tu dans la forêt* (Odile Fix), *Mobile de camions couleurs pour le noir et blanc de plusieurs photographies de Michel Butor* (Editions Virgile).